

Réalités et fictions chiliennes

CINÉMA • De la découverte des travailleurs indiens Mapuche par une adolescente privilégiée à la rude vie pastorale de trois sœurs endeuillées, le Festival Filmar en America latina met le jeune cinéma chilien à l'honneur.

Réalisé par la cinéaste documentariste Marcela Said, *L'été des poissons volants* est une fiction sensible qui met en exergue le décalage entre les Indiens Mapuches attachés à leurs terres et au respect des cycles naturels et une génération juvénile nantie, oublieuse des réalités dramatiques, tant elle bénéficie d'une sorte de *dolce vita* édénique avec belle propriété et tablettes digitales.

Première minorité indigène du pays, les Mapuches, (700'000 personnes, 6% de la population chilienne), réclament la restitution de terres «ancestrales» prises par l'Etat à la fin du 19e siècle dans leur fief de la région de l'Araucanie, au sud du Chili. Face aux déportations, à l'incroyable répression de l'armée et des Carabiniers, leurs actions parfois violentes ont conduit leurs dirigeants en prison et à tout un système d'humiliations et de sévices quotidiens. C'est un peuple victime d'une occupation sans nom. Sa lutte a fait l'objet de plusieurs documentaires: *Retour en terre mapuche* de Stéphane Goxe et Christophe Coello et la *Voix des Mapuches* signé Andrea Henríquez et Pablo Fernández. Sans oublier *La force des gens de la terre* d'Elena Varela mêlant témoignages indigènes évoquant le rapport à une terre dévastée et convoitée par les entreprises minières transnationales notamment et critiques d'un progrès économique ne profitant qu'à une infime minorité. Dans *L'été des poissons volants*, les Mapuches, jadis emplies de dignité, en sont réduits à une forme de lumpenprolétariat marginal. Au domicile de Pancho, riche latifundiaire, leurs descendants sont ainsi simples domestiques et les travailleurs indiens revendiquant l'accès à leur terre, s'opposent au père de la jeune Marena, dont l'opus suit le parcours initiatique dans une découverte de l'Autre indien qui rapatrie l'univers des contes.

Chez Marcela Said, la poésie est souvent une sorte de pique-nique improvisé multipliant les stases paysagistes contemplatives comme ces nappes brumeuses pour suggérer que la visibilité des conditions de vie des Mapuches est très incertaine dans sa lisibilité pour le plus grand nombre. Cette façon d'être poétique avec les moyens du bord, cette extrême transparence des effets de réel, sont pour beaucoup dans la gravité et la beauté élégiaque mêlées de l'ensemble qui évoque, de loin en loin, certains films en apesanteur sensitive de Sofia Coppola, Kelly Reichardt et Jane Campion. Mais sous la peinture atmosphérique de paysages qui ont la pureté et la simplicité du poème, sous l'évocation de la beauté, comme sous les tensions entre des contraires (argent/pauvreté, amour/solitude...) tremble souvent une ombre. Comme si, sous les images, s'insinuait autre chose que ce qu'elles disent. Comme si sous les miroitements de la surface gisait un gouffre. «Les coupures d'électricité, les animaux morts trouvés par les enfants nourrissent une tension que l'on ne peut saisir, mais que je souhaite faire ressentir comme un contrepoint d'angoisse aux comportements excentriques et à l'aveuglement absurde de leurs parents», explique la cinéaste qui retrouve, dans son meilleur, les illuminations



«L'été des poissons volants» de Marcela Said montre comment Marena, la riche fille d'un propriétaire terrien, va se trouver confrontée à la réalité du lumpenprolétariat mapuche.

baudelairiennes et plasticiennes du Mexicain Carlos Reygadas (*Lumière silencieuse*).

Ce film tombe à pic dans le sillage de l'élection à la présidence chilienne de la socialiste Michelle Bachelet, qui semble convertie au capitalisme le plus hard. Elle fut critiquée par de rares ONG et cinéastes au Chili, qui osent parler contre cette femme d'Etat. Lors de sa campagne électorale, elle a qualifié le 25 octobre dernier, d'«erreur» l'application de la loi antiterroriste à l'encontre des Mapuches. Cette loi date de la dictature d'Augusto Pinochet (1973-1990) et prévoit des peines beaucoup plus sévères que la législation ordinaire tout en compliquant l'exercice de la défense des accusés.

Monde perdu

Basé sur un fait réel advenu en 1974, *Les sœurs Quispe*, premier film de fiction du Chilien établi à Genève, Sebastián Sepúlveda, est l'histoire de trois sœurs, bergères de l'Altiplano, forcloses dans la plus haute des solitudes. Leur deuil encore vif, suite à la disparition d'une sœur qui était une figure maternelle prégnante, et l'obligation légale de tuer leur troupeau, embrayent sur une des interrogations existentielles mettant à l'épreuve leur sororité et menant à un final dramatique. Le cinéaste saisit pas à pas le paradoxe du mystère du deuil, qui se traduit par une sorte d'inflation du néant, un excès de la douleur qui ne trouvent plus ni de forme, ni même de lieu psychique

et, dans un même temps, se présentent comme une fixation, une pétrification. Car ici les êtres vivent dans la perte et non avec la perte comme au cœur d'une tragédie grecque à dimension cosmogonique. Ce drame pastoral n'est pas sans rappeler l'inhumanité du labeur à l'ancienne qui se meurt dans le documentaire *Sweetgrass* dû à Luvien Castaing-Taylor. Ou *L'Hiver dernier* de John Shank, fiction enregistrant les douloureuses mutations dans la pratique agricole. L'opus sait préserver une tendresse néanmoins plus présente dans le magnifique film du réel, *Hiver nomade*, réalisé par Manuel von Stürler.

On retient la façon de filmer des gestes, le lien entre les femmes et

leurs bêtes. Ancré dans le réel et l'actualité sociale contemporaine, le travail de Sepúlveda recèle néanmoins une forme poétique, opaque. Malgré la rude et abstraite existence des personnages, le film atteint une forme de sérénité, de plénitude, mais aussi de souffrance et de désespérance, butée. Fruste et parcellaire. Un film minéral puissant, tellurique, où le moindre éclat de réel est magnifié et comme froissé dans une image aux couleurs désaturées, comme passées au tamis, par l'art du chef opérateur. ■

Bertrand Tappolet

Festival Filmar en America latina à Genève, Lausanne, Ferney-Voltaire notamment, jusqu'au 1er décembre. Rens. sur www.filmaramlat.ch

San José, une communauté de paix dans le conflit colombien

L'association Tagua Tierra y Agua, le Réseau international des droits humains (RIDH), le collectif Contre-faits et l'association Lectures partagées présentent jusqu'au 6 décembre à Genève l'exposition photographique «La stratégie du grain de sable», réalisée par le photographe Paxti Beltzaiz avec des textes de l'écrivaine Traba. Cette exposition est consacrée à la communauté agricole de San José de Apartado dans la région d'Uraba en Colombie, toute proche du Panama. Depuis 1997, ce regroupement de familles paysannes, victimes des exactions de l'armée, des paramilitaires, mais aussi de la guérilla et des déplacements forcés, s'est instauré en «communauté de paix». Son mode d'action se base sur les principes de ne pas être partie prenante des conflits, ni directement ni indirectement, de ne pas accepter l'injustice et l'impunité des faits ou de participer à des travaux communautaires. Elle produit collectivement de telle sorte que les gains soient partagés entre les gens qui travaillent et que les femmes puissent œuvrer de façon égale aux hommes et occuper des postes de responsabilité. Elle défend aussi une préservation de l'environnement menacé par le modèle de développement néolibéral. Dans son action non-violente en zone de



«La stratégie du grain de sable», une expo photo sur un village colombien cherchant à échapper à la guerre, est à voir à Genève jusqu'au 6 décembre.

Paxti Beltzaiz

guerre, elle a aussi mis en place une radio communautaire, Voix de paix, et une université d'éducation alternative et populaire. Elle a aussi restauré la mémoire des assassinats et des lieux

de l'horreur de son histoire, la communauté a en effet subi plus de 700 violations des droits humains et plus de 172 assassinats depuis 15 ans. ■

Réd.

«La stratégie du grain de sable», exposition de photographies de Paxti Beltzaiz au Collège Sismondi, 3 ch. Eugène Rigot, Genève. Blog de l'expo: www.lastrategiedugraindesable.wordpress.com